
ASSEMBLÉE DU DÉSERT

DIMANCHE 5 SEPTEMBRE 1999

**DE L'ÉDIT DE NANTES
À LA PAIX D'ALÈS.**

Textes de la prédication et des allocutions

Prédication : Pasteur Jean-Daniel CAUSSE,
professeur à la Faculté de théologie protestante de Montpellier.

Luc 19/37-44 :

Et lorsque déjà il approchait de Jérusalem, vers la descente de la montagne des oliviers, toute la multitude des disciples, saisie de joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus. Ils disaient: Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très hauts! Quelques pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : Maître, reprends tes disciples. Et il répondit: Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront ! Comme il approchait de la ville, Jésus, en la voyant, pleura sur elle, et dit: Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront, et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

Frères et sœurs,

L'Évangile que nous sommes venus entendre ce matin ne sera peut-être pas pour nous une Bonne Nouvelle. Voilà ce que Luc vient d'abord nous dire, au seuil de l'écoute, à l'instant même où il faut commencer à entendre. Cette mise en alerte là, à propos d'une Bonne Nouvelle qui peut très bien ne pas l'être, pour vous comme pour moi. Comprenez bien : je ne veux pas parler ici du fait que l'Évangile peut toujours être repoussé ou encore qu'il peut demeurer énigmatique. Cela peut être le cas bien sûr car la foi ne relève pas de l'évidence ou de la simple adhésion intellectuelle. On ne peut ni ne doit contraindre personne, disait Luther, car la foi est l'œuvre de Dieu, Elle est l'événement d'une rencontre qui a lieu ou qui n'a pas lieu et sur lequel nous n'avons aucune prise.

Mais la mise en garde qu'il faut entendre concerne ici bien autre chose. C'est que l'Évangile ne sera pas une Bonne Nouvelle s'il est seulement ce que nous savons d'avance, c'est-à-dire ce sur quoi nous avons la mainmise. Autrement dit, rien ne viendra pour nous, si nous avons déjà déterminé le nom de ce qui doit venir. Tout fonctionnera comme dans un jeu curieux où il s'agit juste de trouver ce que l'on a déjà déposé quelque part, dans sa tête ou dans son cœur. Un jeu sans intérêt en fait où, par avance, on aurait déjoué tout effet de surprise, tout élément inconnu, tout événement déroutant. C'est pourtant, voyez-vous, aussi étonnant que cela puisse paraître, dans cette logique là que nous déployons souvent notre vie et notre histoire : vouloir toujours et encore seulement ce que l'on sait déjà (ce qui se dit aussi : savoir toujours déjà ce que l'on veut). C'est dans cet espace là que nous écrivons bien souvent nos requêtes et nos désirs.

Eh bien cela, c'est précisément ce que Luc nous indique dans le récit qui nous est proposé ce matin. Au moment où Jésus s'approche de Jérusalem, en effet, il nous dit que les pharisiens, le peuple et les disciples aussi ont déjà décidé de la figure que le Messie devait revêtir. Les figures ne sont pas les mêmes pour tous, c'est vrai, mais pour tous « Christ » est seulement le nom de ce qu'ils ont déterminé et qu'ils appellent de leurs vœux. Ils connaissent le nom de ce qu'ils désirent et qu'ils réclament. Ils en ont dessiné le contours. Qu'ils soient de ceux qui, pour l'heure, acclament Jésus ou de ceux qui le condamnent, ils connaissent le signe qui ne trompe pas et qui permet de reconnaître ce que l'on attend car qu'est ce qu'attendre sinon attendre ce que l'on veut pour sa vie ?

C'est pourquoi, voyez-vous, si l'évangile de Luc décrit un Jésus qui pleure aux portes de Jérusalem, c'est sur des fausses attentes qu'il se lamente ou plutôt c'est sur cette mauvaise

espérance qui se ferme à l'imprévisible parce qu'elle sait d'avance ce qu'elle attend. C'est sans doute d'ailleurs aussi pour cette raison que, juste après le récit que nous avons entendu, le premier acte de Jésus à Jérusalem consiste à chasser du temple tous ceux qui organisent là un commerce, c'est-à-dire symboliquement ceux qui ont codifié la relation entre l'homme et Dieu et qui, en fait, ont domestiqué une Parole qui ne dit plus rien d'autre que ce que l'on veut qu'elle dise. Peut-il en être autrement pour nous ? Le Dieu qui nous rencontre est toujours précédé par nos définitions, par ce que l'on nous en a dit, par ce que nous croyons ou que nous ne croyons pas. Il est toujours déjà pris dans la trame de notre histoire, de notre Église, de notre culture. L'Évangile ce matin nous provoque à l'écoute, mais voilà que déjà il se trouve réduit à ce que l'on sait d'avance devoir écouter. Déjà, « celui qui vient » est simplement devenu « ce que l'on sait ».

Alors, chers amis, il me faut maintenant, avec vous, aller à la rencontre de ce Jésus qui va entrer dans Jérusalem pour peut-être y entendre un écho de l'Évangile. Il faut commencer par dire que, chez Luc, cette avancée vers Jérusalem se déploie sur plusieurs chapitres et elle marquée par une note inaugurale. Luc dit en effet que, à un moment donné, Jésus durcit son visage et décide de monter vers Jérusalem. Or, au fur et à mesure de cette montée, l'hostilité des chefs du peuple se fait de plus en plus vive, un écart dramatique se creuse entre Jésus et l'attente du peuple juif. Et pourtant, c'est là, frères et sœurs, à ce moment critique de l'évangile que nous attend peut-être une parole forte et significative pour notre vie. Je voudrais en relever deux traits :

1.- D'abord, il y a cette prière, ce cri des disciples qui pensent reconnaître leur Messie qui s'avance : «Béni soit celui qui vient ». C'est bien cela fondamentalement le Messie, le Christ : ce qui vient, ce qui arrive. Christ est le nom de ce qui nous arrive, de ce qui vient pour nous et qui nous rejoint pour nous parler, nous consoler et nous donner du courage. Or – et voilà l'écart – ce n'est pas ce que nous attendons qui nous arrive. Non, ce qui nous arrive, c'est ce que nous n'attendions pas, c'est-à-dire ce que nous ne pouvions pas prévoir ; c'est l'inattendu qui s'avance dans notre vie et qui nous rencontre là où nous sommes. Oui, pour moi, voilà l'Évangile, à ce moment critique où Jésus s'approche de Jérusalem : cette parole ou ce geste qui nous rejoint par surprise, au moment où nous ne l'attendions pas, et qui nous reconforte, nous procure de la joie et qui nous offre la paix.

Alors, pour chacun de nous, ce matin, il y a d'abord une promesse toute contenue dans ce nom là : « Christ », c'est-à-dire ce qui vient encore pour nous. Non pas ce qui est déjà venu, ce qui est déjà connu, qui a déjà été entendu. Mais toujours et encore « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est monté au cœur de l'homme » (1 Cor 2/9). « Christ » : c'est-à-dire pour moi, la parole que je n'attendais pas, le geste que je ne croyais pas possible et qui fait résonner, comme pour la première fois, des mots dont j'ignorais le sens : compassion, pardon, grâce, justice. Vous savez, frères et sœurs, il se peut que ce que nous attendons ne se produise pas, que nos espoirs soient déçus et qu'apparaisse la désillusion. Mais Luc veut nous dire que ce qui dans notre existence prend parfois une place unique et décisive, cela vient peut-être de ce que nous n'attendons pas et qui nous rejoint par surprise.

« Jérusalem, si toi aussi tu avais su en ce jour là comment trouver la paix. Mais, hélas, cela est resté caché à tes yeux ». Tous, les disciples comme le peuple comme les pharisiens, chacun à leur manière, ont rempli l'espace de leur attente. Ils ont forgé leur propre Messie. Jésus le sait ; il l'accepte ; il s'avance au cœur de nos attentes. Mais qui accueillera ce qui vient, je veux dire ce qui vient vraiment ? Qui saluera un Messie qui renverse tout ce que les hommes ont appelé et appellent encore Dieu ?

Je sais, dit Jésus, ce que tu espères ; je m'avance au cœur de tes rêves et de tes désirs. Je sais tout cela mieux que toi-même. Mais, si seulement tu comprenais que ce qui peut te donner la paix, c'est ce que tu n'attends pas et qui vient pourtant au devant de toi, pour toi. Si seulement, oui, si seulement tu te laissais rejoindre par une paix inattendue, une grâce imprévue et différente de tout ce que tu pouvais imaginer. Parce que la paix, la paix dont je parle ici, comment pourrais-tu l'attendre ? Tu n'en sais même pas le nom. Elle est trop inouïe pour que tu puisses la savoir à l'avance. Et pourtant, elle vient te visiter, au risque d'être délaissée, oublié et foulée aux pieds des hommes.

2.- Il faut encore avancer d'un pas et relever maintenant un second trait de ce récit de Luc. Il ne faut pas se le cacher : il y a beaucoup de rudesse dans les paroles de Jésus. Il parle en effet d'une Jérusalem — métaphore de chaque existence — qui connaîtra les assauts et la lutte et la tourmente. Alors, dit-il, cette tourmente ne laissera pas « en toi pierre sur pierre parce que tu n'as pas reconnu le temps où tu as été visitée ». Mais qui a su accueillir celui qui vient au moment où il venait ? Personne sans doute, ni vous, ni moi. Qui a été capable de dire « il est là » au moment où il s'approchait ? Qui a su saluer l'événement de la grâce à l'instant de son passage ? Tout était trop infime sans doute, trop différent de ce que nous cherchions.

C'est bien ce que vient nous dire l'Évangile de Luc avec cette parole tranchante de Jésus, c'est-à-dire cette parole de jugement qui dévoile ce qui reste caché au regard de tous. Elle vient nous dire, contre les évidences, qu'il peut y avoir bien des surprises dans notre vie et dans notre histoire. Ce qui semble dérisoire et sans intérêt, ce qui passe inaperçu peut se révéler plus grand et plus solide que ce qui prétend occuper le centre de notre existence. Pour tous, la grandeur religieuse de Jérusalem s'impose comme une évidence et le temple en est le signe incontestable. Et pourtant, juste après ce récit de l'entrée dans Jérusalem, Luc déclare, contre toutes les évidences, que la pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la pierre angulaire. Celui qui va bientôt être marginalisé, compté pour rien, crucifié hors des murs de la cité peut devenir pierre angulaire d'une vie, la plus essentielle, c'est-à-dire celle qui permet de se tenir debout pour affronter les péripéties de l'histoire.

Vous savez, frères et sœurs, je crois que pour chacun d'entre nous il y a des paroles que nous avons reléguées aux marges de notre vie, qui nous paraissent dérisoires ou insignifiantes. Il y a des gestes dont nous avons perdu le sens et que nous répétons peut-être par habitude. Mais, il arrive aussi parfois que cette parole-là, ce geste-là deviennent décisifs sans que l'on sache pourquoi. Simplement, c'est comme si nous ne l'avions jamais entendu. Jamais de cette façon en tout cas. On comprend simplement que désormais cette parole est devenue la pierre angulaire de notre histoire, de notre existence, qu'elle est ce que l'on a de plus solide et que l'on peut y appuyer son existence.

Au fond, c'est peut-être cela que l'on appelle la grâce : un don inattendu au détour d'une parole, d'une lecture peut-être ou d'une rencontre qui donne cette sorte de solidité, de courage d'être, cette façon de tenir tête au mal et au tumulte. Qu'une parole fragile, éphémère, enfouie peut-être, nous apporte la confiance et l'espérance, cela s'appelle l'inattendu de la grâce. Alors, je vous le dis, dans votre vie Christ est l'inattendu qui vient encore pour vous.

Amen

Allocution de Liliane Créte

Le Grand Siège de La Rochelle

Commémorer, c'est "faire mémoire" d'un fait ou d'un événement ; c'est inviter à se souvenir ; c'est s'enraciner dans le passé, dans l'histoire. On commémore généralement des victoires ; on célèbre généralement des héros glorieux, des conquérants. Minorité longtemps persécutée, les réformés, eux, commémorent plutôt des gestes, des défaites, des tragédies, et se défendent d'avoir le culte du héros.

Comme toutes les mémoires, celles des protestants français est très sélective : du côté des événements dominant la Saint Barthélémy, le grand siège de La Rochelle, les dragonnades, la Révocation de l'édit de Nantes, plus que sa proclamation, la guerre des Cévennes, le Désert. Mémoire de souffrance, donc, qui doit nous faire réfléchir sur le thème de la violence à caractère religieux, dont nous avons des exemples chaque jour. La violence religieuse fait peur, elle joue de la peur et la peur est la plus grande génératrice de violence. L'une engendre l'autre.

Nous devons "faire mémoire". Mais toujours garder une conscience historique, c'est à dire que chaque événement du passé doit être remis dans son contexte historique. Cette approche seule peut nous permettre de comprendre le comportement de nos ancêtres et d'en tirer un enseignement. L'an passé, on a évoqué ici l'édit de 1598. Cette année, nous allons tenter de voir pourquoi et comment les protestants, au XVIIe siècle, furent entraînés dans de nouveaux conflits alors qu'ils vivaient dans l'illusion flatteuse d'un édit "perpétuel et irrévocable" qui avait fait de la minorité réformée, disaient ses ennemis, un "État dans l'État".

Lorsqu' Henri IV tomba sous le couteau de Ravaillac, en 1610, l'édit de Nantes parut soudain bien fragile aux réformés. Une décennie de paix ne les avait pas en effet, complètement aveuglés ; et les plus clairvoyants savaient qu'ils n'étaient que tolérés dans le royaume et que leur sécurité dépendait du bon vouloir du roi et, plus encore, de l'épaisseur de leurs murailles. C'est pourquoi, alarmés par la politique pro-espagnole suivie par la Régente Marie de Médicis sitôt le roi porté en terre, ils allaient multiplier les assemblées politiques : il n'y en eut pas moins de sept durant la minorité de Louis XIII. A Saumur, en 1611, ils élaborèrent un cahier de doléances, et dans un but défensif, réorganisèrent l'Union protestante, créant des "cercles" regroupant trois ou quatre provinces, afin de pouvoir rapidement mobiliser leurs forces en cas de conflits. Les débats, tant à Saumur que par la suite à La Rochelle, firent ressortir les divergences entre les "fermes", prêts à l'affrontement, et les "prudents", favorables à la soumission à l'autorité royale. On y décèle l'ambiguïté idéologique des huguenots, partisans d'une organisation religieuse et politique indépendante tout en adhérant pleinement à la doctrine du droit divin des souverains. Aussi bien, les événements qui suivirent allaient ils montrer que les grandes résistances, mise à part celle d'Henri de Rohan, furent celles des villes où calvinisme et autonomie se conjugaient.

Le premier affrontement fut provoqué par l'affaire du Béarn : le roi, par un arrêt, ordonna le 25 juin 1617 la restitution des anciennes terres d'Église du Béarn, le plus ancien fief protestant de la France. Devant la mauvaise volonté évidente des Béarnais, Louis XIII intervint militairement en 1620. Au nom de "la Cause", les villes fortes de Saintonge, de Guyenne, du Languedoc et du Dauphiné prirent les armes. La paix fut signée en octobre 1622 : les protestants dans l'affaire perdirent quatre-vingt lieux de refuge ; et si Montauban et La Rochelle gardèrent leurs murailles, ordre fut donné à Nîmes, Castres, Uzès et Millau de démolir la moitié des leurs et Montpellier devint ville ouverte. Aux Rochelais, le roi promit que le nouveau fort érigé sous leurs murs serait rasé. Non seulement il ne tint pas parole, mais fit renforcer les travaux de fortification du fort Louis, et le duc de Guise basa sa flotte à l'île de Ré. Pour

desserrer l'étau qui étouffait La Rochelle, Benjamin de Soubise, le frère de Rohan, tenta en 1624 un coup de force contre les royaux qui se traduisit pour les habitants par une aggravation de leur situation : ils reçurent l'ordre de démanteler une partie de leurs fortifications alors même que le roi en faisait construire de nouvelles autour de la ville et renforçait les garnisons - désir de maintenir les Rochelais "en leur devoir", certes, mais aussi crainte des Anglais avec lesquels les relations s'étaient détériorées depuis le mariage d'Henriette de France avec Charles Ier Stuart. En vérité, au printemps de 1627, l'Angleterre et la France étaient au bord de la rupture et Louis XIII fit une déclaration interdisant à tous ses sujets de commercer avec l'Angleterre. C'était un nouveau coup porté à l'indépendance des Rochelais puisque, par un privilège octroyé par Louis XI en 1472, ils avaient le droit de trafiquer avec tous les pays, même avec les ennemis du roi. Ils remirent une copie de leur parchemin aux commissaires pour être portée à la Cour. Louis XIII enrageait.

C'est dans cette atmosphère de guerre froide qu'au cours de l'été de 1627, la flotte anglaise prit la mer et cingla vers l'île de Ré. Le mercredi 21 juillet, elle pénétrait dans le pertuis Breton et ce même jour, le fringant duc de Buckingham, favori de Charles 1er, informait Louis XIII que "devant les grands préparatifs que le Roy Très Chrétien faisait de fondre sur la Rochelle", le roi d'Angleterre avait du se résigner à prendre les armes, non par "aucun intérêt particulier, mais pour la défense des Eglises". Buckingham, que les Français du temps appelait Bouquincan, dépêcha également un émissaire auprès des Rochelais pour les inviter à prendre les armes. Dans leur désarroi, les Rochelais qui, depuis des mois, vivaient dans la peur et l'effervescence, s'étaient tournés vers Dieu : ce 21 juillet était jour de jeûne et de prières. Après deux mois d'hésitations, les habitants déclarèrent leur union avec les protestants du Midi et les Anglais. Leur marche vers la ruine et vers la mort était commencée.

Le cardinal de Richelieu, aux affaires depuis 1624, avait fait de la ruine de la Rochelle et du parti huguenot une affaire personnelle. Il faut dire qu'aucune ville du royaume n'était plus indépendante et aucune mieux fortifiée. Tantôt anglaise, tantôt française, catholique puis calviniste, attaquée par les uns et les autres au gré des événements et des caprices des princes, elle ne devait qu'à sa puissance militaire et à ses murailles, sans cesse remises au goût du jour, d'avoir pu si longtemps garder son autonomie. Avec les Rochelais, on négociait, on ne donnait pas d'ordres ; et à tout propos, ils brandissaient sous le nez du roi leurs parchemins. Avec ses privilèges d'un autre temps, La Rochelle, comme le parti protestant, représentait pour Richelieu un anachronisme aussi bien qu'un danger pour la Couronne.

Au prince de Condé, il écrivit le 6 octobre 1627 : "Faut ruiner les Huguenots. Si Ré se sauve, facile. S'il se perd, plus difficile, mais faisable et nécessaire comme unique remède de la perte de Ré. Autrement, les Anglois et Rochelois seroyent uns et puissans".

Les Anglais furent chassés de l'île de Ré. Après quoi, Richelieu résolut de bloquer La Rochelle en l'enfermant, du côté de la terre, d'une ligne de circonvallation en fer à cheval, jalonnée de treize forts. Mais la mer, malgré la présence de la flotte royale et de 40 vaisseaux espagnols, restait ouverte. Les Rochelais ne s'alarmèrent donc guère des travaux entrepris autour de leur ville et des forces concentrées sous leurs murs. Ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient voir aux royaux les "clous de leurs portes". Il leur suffirait de tenir jusqu'à ce que l'Angleterre obtînt du roi de France un traité de paix qui garantît le rasement du fort Louis, le départ des troupes qui les opprimaient, la liberté religieuse des Réformés, qu'ils sentaient menacée, et les privilèges de la ville qui l'étaient déjà. Par l'âpreté de leur résistance, ils sauraient contraindre le roi à traiter.

La ville entière s'était mobilisée. Chaque habitant, qu'il fût marchand, avocat, artisan ou laboureur, était également soldat à La Rochelle, et les femmes, en temps de guerre, tenues par une ordonnance du maire de travailler aux fortifications. Les murailles étaient hérissées de

batteries, et la ville comptait force boulets, balles, poudre et mèches. Face à eux, il y avait 25 000 hommes, bien payés et bien nourris. Et bientôt la digue, dont ils avaient commencé par se gausser, estimant qu'elle ne résisterait pas aux tempêtes de l'hiver.

Richelieu avait rapidement compris qu'il fallait pour abattre la cité huguenote fermer la mer et dès le 30 novembre, avait été posée la première pierre d'un ouvrage monumental, une digue de pierres sèches construite entre la pointe de Coureilles et celle de Chef-de-Baie.

Au printemps de 1628, la digue, qui contrairement aux espérances rochelaises avait résisté, se dressait au dessus des plus hautes eaux et se garnissait d'hommes et de canons ; et tandis qu'au camp du roi, fêtes et réjouissances se succédaient, les assiégés en étaient réduits à la portion congrue. Le 11 mai, les Anglais enfin se montrèrent devant la Rochelle, mais ils se contentèrent de tirer quelques coups de canon sans oser s'approcher, et bientôt se retirèrent sans avoir ravitaillé les habitants. A l'été, la Rochelle sombra dans une effroyable misère. Fin juin, on se mit à tuer les ânes, les mulets, les chiens, les chats et les rats. En juillet, même les herbes et les coquillages manquèrent. Les assiégés en vinrent à se nourrir de cuir et de peaux de toutes sortes qu'ils faisaient bouillir. Envers ceux et celles qui sortaient de la ville pour aller chercher un peu de nourriture, les soldats royaux se montraient impitoyables : les hommes étaient abattus ou pendus, les femmes et les filles battues, déshabillées, violées, des enfants, mêmes, furent tués à coups de mousquet ou de hallebarde. Mais La Rochelle résistait toujours.

En septembre, on ne rencontra plus dans les rues que des êtres hâves et décharnés, des squelettes recouverts d'une peau noirâtre et desséchée, des corps qu'on traînait au cimetière. Le 28, une nouvelle flotte anglaise entra dans le pertuis Breton ; au lieu de combattre, l'amiral Lindsey, qui la commandait, entama des pourparlers avec Louis XIII et Richelieu, car son maître, Charles 1^{er} Stuart, souhaitait renouer l'amitié entre les deux Couronnes. La Rochelle résistait encore.

Début octobre, on découvrit le cadavre d'une femme à qui on avait ôté la tête et coupé le corps en morceaux, et on retrouva un soldat mort avec, dans la bouche, un morceau de chair qu'il avait arraché au cadavre d'un de ses compagnons.

A la fin du mois, la ville s'effondra. Nul n'avait plus la force de manœuvrer les canons, ni de tirer l'eau des puits, ou de couper le bois, et on ne ramassait plus les corps qui gisaient dans les maisons et dans les rues. Alors le maire, l'indomptable Jean Guiton, capitula. Richelieu pénétra dans une ville fantôme ! Sur une population de 24 000 personnes environ, au moins 15 000, étaient mortes de faim pour la défense de leur libertés religieuses et municipales. Cet héroïsme de tout un peuple, à plus de trois siècles de distance, reste impressionnant.

La chute de La Rochelle mit fin aux rêves indépendantistes de ses habitants. L'exercice religieux fut certes maintenu, mais les libertés et privilèges municipaux furent abolis, les remparts rasés, le catholicisme rétabli. Et aucun protestant, à l'exception de ceux qui y résidaient avant le débarquement des Anglais à Ré, ne pouvait désormais y élire domicile. La chute de La Rochelle marqua également la fin d'un contre-pouvoir en France : les places fortes démantelées, les protestants muselés, rien ne pouvait plus freiner, après la paix d'Alès, la montée de l'absolutisme monarchique.

Les privilèges de La Rochelle avaient été symbolisés par une antique coutume : lorsqu'un monarque voulait entrer dans la ville, on barrait la porte d'un cordon de soie et le maire, avant de le couper, faisait jurer sur l'Évangile à l'illustre visiteur de respecter les libertés et les franchises locales. Louis XI lui-même s'était plié à cette coutume. Mais quand Louis XIII entra dans la Rochelle, le 1^{er} novembre 1628, ce furent les Rochelais qu'on fit mettre à genoux.

*

* *

Allocution de Henri Zuber, Conservateur aux Archives Nationales

LE PROTESTANTISME FRANÇAIS DE 1610 à 1629

INTRODUCTION

Gardons-nous des anachronismes ! " La dernière épreuve de force ", voici le titre que donnait à son analyse, Emile LEONARD il y a quarante ans pour évoquer la situation des protestants français de 1610 à 1629.

Tout cela se situe dans la vision a posteriori que nous avons aujourd'hui d'un protestantisme condamné à la disparition dès la promulgation de l'Edit de Nantes.

Depuis lors, les archives ont été dépouillées, le développement des recherches sur le protestantisme au XVIIe siècle nous offre une image plus contrastée.

L'application de l'Edit de Nantes, au lendemain de 1598, de son enregistrement à son acceptation locale fut pour les protestants l'occasion de constater que leur situation de minoritaires était acquise pour le meilleur et pour le pire. Les parlements, chargé de l'enregistrement de l'Edit, de celui de Paris à celui de Rouen, le dernier en 1609, ne se livrèrent à l'exercice qu'avec d'extrêmes réserves et sous les objurgations royales.

Privés de leur ancien protecteur en 1610, les protestants français devaient-ils reprendre la politique de résistance qui de 1593 à 1598 les avait menés à l'Edit de Nantes, et sous quelle forme, ou devaient-ils se cantonner dans une attitude d'expectative, qui avait les faveurs d'une partie de l'opinion protestante, à laquelle la paix avait apporté stabilité et profit ?

Ce sont ces positions successives ou simultanées, autour d'acteurs connus ou moins connus que je souhaite évoquer.

LES EVENEMENTS POLITIQUES

Dès son accession à la Régence, Marie de Médicis s'empresse de confirmer l'Edit de Nantes et autorise la tenue d'une assemblée politique à Saumur en 1611. Cette assemblée voit s'opposer deux conceptions du rapport à la monarchie au sein du protestantisme. Agrippa d'Aubigné, qui présente les " fermes " et les " prudents " dans son Caducée, était plutôt du premier parti, avec une grande majorité de la petite noblesse huguenote. Mais les prudents étaient de nature bien différente : comment comparer un Duplessis-Mornay, sage gouverneur de Saumur et Bouillon, perpétuel conspirateur, dont le seul but est de jouer l'intermédiaire entre le parti protestant et la Cour ?

Si Rohan apparaît en 1613, c'est en raison d'une maladresse de la Cour, qui entend lui enlever sa place de Saint-Jean d'Angély. Gendre de Sully, il se trouve ainsi placé dans la position d'un noble lésé, auquel l'Ouest protestant apporte immédiatement son soutien. Il est la grande figure du protestantisme français de cette période, dans ses ambiguïtés et dans son panache. Son sens de la direction des armées et ses qualités de stratège le placent à la tête des opérations militaires à partir de 1616, et surtout à partir du conflit ouvert en 1620. Tallemant des Réaux, qui n'en est pas à une méchanceté près, nous parle d'un " petit homme de mauvaise mine " qui " n'était pas un fort vaillant homme, quoiqu'il ait toute sa vie fait la guerre..." Mais " il payait de sa personne quand il le fallait ".

Au lendemain de Saumur, les protestants se montrent indifférents à la première prise d'armes de Condé contre Concini en 1614, même si en 1615 l'assemblée de Nîmes se mobilise par une déclaration contre l'entourage du jeune roi.

Le traité de Loudun en mai 1616 confirme tous les termes de l'Edit de Nantes : prolongation des places de sûreté, députation en Cour, paiement des fonds de garnisons et entretien des pasteurs.

La vraie pomme de discorde apparaît à l'occasion du rétablissement du catholicisme dans le Béarn. Un édit royal de 1617 prévoit l'application de cette clause, prévue dans l'absolution de Clément VIII à Henri IV. Il convient d'introduire dans la lecture de la période la prise du pouvoir personnel par Louis XIII, avec l'assassinat de Concini, la mise à l'écart de la reine mère et les guerres de la Mère et du fils.

Deux assemblées générales, à La Rochelle, puis à Loudun en 1619 envisagent la reprise des opérations militaires, puis interdisent aux religieux catholiques l'accès du Béarn. A la fin de 1620, une fois matées les révoltes nobiliaires, Louis XIII, vient en personne rétablir le culte catholique en Béarn, tout en rattachant l'héritage de Jeanne d'Albret à la couronne de France.

Même si les droits des réformés sont maintenus, la prise d'armes est une conséquence directe de cette opération. Le 25 décembre 1620, l'Assemblée générale qui se réunit à La Rochelle malgré l'interdiction royale appelle les huit cercles du parti à la défense de la foi. Le 10 mai 1621, cette même assemblée adopte un règlement général des milices et finances, qui nous renvoie aux schémas du lendemain de la Saint-Barthelemy ou de la décennie 1590.

La prise d'armes accompagnée d'une Déclaration des Églises de France et Souveraineté de Béarn n'est suivie par beaucoup qu'à contrecœur, tandis que Bouillon et Lesdiguières refusent d'y participer. Sous la conduite de Rohan, de son frère Soubise et du duc de La Force, Les opérations commencent : elles sont avant tout une guerre défensive contre l'offensive royale.

La première manœuvre est le siège de Montauban, victorieusement défendue par La Force, et Le comte d'Orval, fils de Sully. Mayenne y perd la vie, ce qui entraîne à Paris un flambée de haine anti-protestante et la destruction du temple de Charenton : le siège est levé en novembre 1621, tandis que Luynes meurt sans gloire devant la petite ville de Monheur.

En 1622, les succès dans l'Ouest des troupes de Soubise à Oléron, Royan et le long de la Gironde, retardent la paix, avant que le roi ne conquière Saintes et Royan et n'obtienne la reddition de La Force à Sainte-Foy la Grande, en échange d'un brevet de maréchal.

En Languedoc, Condé prend Négrepelisse, dont il massacre tous les habitants, avant de mettre le siège devant Montpellier, qui repousse tous les assauts entre le 31 août et le 19 octobre.

La paix de Montpellier confirme l'Edit de Nantes, mais confirme l'affaiblissement du parti. De nombreuses places conquises ne sont pas rendues, tandis que les assemblées politiques demeurent interdites. Seules La Rochelle, Montauban et Montpellier conservent leurs fortifications.

La fuite en avant est désormais inévitable

Richelieu est maintenant aux affaires depuis 1624, et il devient vite chef du Conseil. Pris entre les affaires étrangères, où il doit s'opposer à l'hégémonie des Habsbourg et s'allier avec les puissances protestantes, et les affaires intérieures, il doit tenir compte de l'interaction des deux domaines l'un sur l'autre.

En 1625-1626, éclate une nouvelle rébellion des Rohan. Rohan occupe Castres et sa région, Soubise se rend maître de Ré et Oléron. Richelieu négocie une paix à La Rochelle, qui provoque le déchaînement de l'opinion dévote. Le " cardinal de La Rochelle " est accusé de pactiser avec l'hérésie. Ce à quoi il fait répondre par ses pamphlétaires comme Fancan ou le Père Joseph, à coups d'arguments sur l'obéissance due au prince, alors que d'Aubigné reprend les arguments de Languet et de Hotman sur la juste révolte. Deux guerres complètent ce tableau brossé à grands traits de la

période. La guerre reprend entre la monarchie et les protestants sur fond de rupture franco-anglaise et de rapprochement en 1627 entre Richelieu et la parti dévot. Les Rohan soulèvent à nouveau le Midi, et fortifient La Rochelle, tandis que Buckingham occupe l'île de Ré. Louis XIII dirige les travaux du siège, y laisse Richelieu comme lieutenant général. Une résistance héroïque s'organise, sous la conduite du maire Jean Guittou. 15 000 Rochelais périssent pendant ce siège d'un an, qui dure de novembre 1627 à octobre 1628. Lors de la reddition, le roi rétablit le catholicisme, maintient le culte réformé, mais supprime les libertés municipales.

La chute de La Rochelle annonce la fin de l'Etat huguenot. Après une campagne victorieuse contre le duc de Savoie début 1629, le roi décide de pacifier le Languedoc. Rohan tient en effet les Cévennes depuis deux ans. Il fait désormais flèche de tout bois. Non seulement, l'assemblée d'Anduze a-t-elle renouvelé le serment d'union, et décidé la levée de nouvelles troupes, mais encore une alliance avec l'Espagne a-t-elle été conclue.

L'arrivée du roi devant Privas en mai, le saccage et le pillage de la ville avec des pendaisons pour l'exemple, tandis que d'autres troupes royales dévastent le Languedoc amène à la reddition d'Alès le 17 juin 1629, tandis que Rohan est retranché dans Anduze. Cette pacification du Midi, avec les paix d'Alès et édit de Nîmes marque la fin de l'Etat protestant établi en 1573 et confirmé par l'Edit de Nantes en 1598.

LA RICHESSE DU CORPS SOCIAL

Nous connaissons bien le protestantisme parisien, le protestantisme rouennais, ainsi que les protestantismes méridionaux, nîmois, montpelliérain ou montalbanais : aucun d'entre eux ne donne une impression de débâcle numérique ou spirituelle.

Nous ne pouvons pas dire que la géographie protestante de la France n'a pas été fortement définie dès ce premier siècle du protestantisme. Un million de protestants peuplent sans doute le royaume de France, très concentrés dans le Bas Poitou, le Rochelais, la vallée de la Dordogne, le Béarn, le Diois et le pays de Gex, et bien entendu le Bas Languedoc et les Cévennes. Plusieurs types de protestantismes coexistent ou s'entremêlent : le protestantisme seigneurial, dont nous savons qu'il attire une majorité des gens relevant d'un seigneur, le protestantisme urbain, où la Contre-Réforme aura moins de prise, avec des villes comme Montauban ou Nérac, ou puisque nous sommes ici, Millau ou Anduze, le protestantisme rural qui se nourrit des deux autres, tant par l'influence économique du grand centre urbain que par l'accès à un lieu de culte proche et bien protégé.

Phénomène propre à une minorité, les protestants se démarquent au XVIIe par une participation à la vie économique, qui les voit dans la laine à Montauban, dans la soie à Nîmes ou dans la draperie à Sedan, mais le caractère particulier de la bourgeoisie grande ou moyenne en ce début de siècle est d'essayer, pas toujours avec succès d'accéder aux offices. Le corps pastoral est, quant à lui, en plein renouvellement, tant générationnel qu'intellectuel.

Lors des troubles des années 1620, ce sont les couches les plus humbles de ce protestantisme qui s'allient à la petite noblesse et aux pasteurs pour entraîner les villes derrière Rohan dans la contestation de l'autorité royale. Sans que les élites locales suivent ou, dans ce cas, avec beaucoup de réticences.

Car il est certain que ce protestantisme de notables se sent attaqué par la nouvelle stratégie de l'Eglise catholique : après l'époque des controverses est venue l'heure de la mission avec ses relais romains comme la Congrégation pour la propagation de la foi ou sa dimension française, avec la Compagnie du Saint sacrement, destinée à pousser les élites à la conversion, à une époque où justement il est à craindre un début d'application d'édit à la rigueur. Toutes les mesures mises en œuvre par la Réforme catholique, séminaires, nouveaux ordres et encouragements à la conversion sont autant d'attraits pour ces protestants aisés, en particulier par rapport aux stratégies familiales d'ascension sociale.

POLITIQUE EXTERIEURE

L'opposition aux Habsbourg et la Guerre de 30 ans.

Il est intéressant de noter que la résolution de la crise intervient à la veille du " Grand Orage " en 1630, alors qu'elle a commencé dans les balbutiements de la Guerre de Trente ans.

Les débuts de la Guerre de 30 ans et la défaite de l'Électeur Palatin Frédéric V à la Montagne Blanche, puis l'invasion du Palatinat par Tilly ont retenti comme un coup de tonnerre auprès des protestants français : le calvinisme a disparu du Palatinat, on célèbre la messe à Heidelberg. Et, avoué d'impuissance, l'Union évangélique, montée avec tant de difficultés par Henri IV, s'effondre sans gloire devant cette défaite.

La reprise des hostilités entre les Pays-Bas et l'Espagne en 1621, au lendemain de la Trêve de 12 ans, enflamme de même la fleur de la noblesse protestante.

Les Pays-Bas viennent de trancher de la façon la plus dure le débat qui existait entre fanatiques de la prédestination et protestants plus modérés. La querelle se double d'un affrontement social entre provinces, voire entre villes et entre classes sociales, noblesse terrienne autour du stadthouder Maurice de Nassau et marins et artisans contre la classe marchande. Maurice de Nassau profite de l'occasion pour éliminer le contrepoids que représentait le Pensionnaire Oldenbarneveldt. Un grand synode est réuni à Dordrecht en novembre 1618. Les églises réformées de l'Europe entière confirment la victoire des Gomaristes sur les Remonstrants. Le tout se termine par l'exécution de Barneveldt et par la condamnation de Grotius à la prison à vie. Le protestantisme européen s'est-il renforcé dans cette affaire ? En tout cas, Maurice de Nassau a désormais les mains libres pour reprendre les hostilités contre les Espagnols. Et tous les jeunes capitaines français, protestants en tête, veulent passer par cette école de la guerre qu'est la Hollande. Les Provinces-Unies n'en ignorent pas moins les appels des assemblées protestantes.

Celles-ci peuvent compter un temps sur un appui venant éventuellement d'Angleterre, au moment de la brouille franco-anglaise de 1627, mais le débarquement à l'île de Ré en 1627 se solde par un échec.

Un appel à l'Espagne constitue la dernière aberration de la révolte de Rohan, qui va chercher un dernier soutien jusqu'auprès du Roi très catholique : les masques tombent ; désormais, Rohan ne défend plus le sort du protestantisme, il est rebelle à son roi et à sa patrie et c'est bien ce qui explique les réticences d'une partie des protestants

Le contre-feu, les alliances de la France avec les princes protestants pendant la guerre de 30 ans donnent au protestantisme français un garant extérieur. Certes, et les années 1620 nous l'ont bien démontré, ce n'est plus le contrepoids du XVI^e siècle, mais le protestantisme prudent, les notables loyalistes voient dans ces alliances une forme d'assurance.

Existe-t-il une internationale calviniste ?

La réponse est non. Pas plus d'ailleurs qu'elle n'a jamais existé à l'époque de Coligny ou à celle de Henri IV. Si les affinités religieuses sont rappelées ou mises en avant à l'occasion de telle négociation ou de tel traité, les appels vers l'étranger des assemblées politiques réformées de notre période reçoivent en écho les mêmes soutiens verbaux et les mêmes rappels du devoir d'obéissance au souverain.

Des débats religieux violents.

Les grands débats sur la prédestination et la mort d'Oldenbarneveldt ont marqué l'opinion protestante. Un Pierre du Moulin se situe dans une ligne gomariste assez dure, mais les remonstrants existent aussi dans le royaume de France, comme un Moyse Amiraut, professeur à l'Académie de Sedan, dont les prises de position seront encore mises à l'épreuve.

Enfin, quel irénisme ne se nourrirait-il pas de ces scandales ? Grotius s'échappe de prison, est mal reçu à Paris et sa réflexion sur l'unité des Eglises trouvera un écho tant en France auprès d'un Villiers-Hotman qu'en Suède, auprès du chancelier Oxenstiern.

CONCLUSION :

Il faut faire de l'Edit de Nîmes, qui suit la paix d'Alès, une lecture positive. Ce nouveau texte place les protestants non plus dans une position défensive permanente, mais dans un système où les réformés peuvent vivre comme sujets du roi, reconnus dans leur différence religieuse, mais sans avoir besoin de la protection des places de sûreté et sans avoir besoin d'être reconnus comme un corps particulier, pour la raison très claire qu'exprime Richelieu " que les réformés n'en faisoient point dans l'Etat ".

Que faut-il retenir de ces temps troubles, et en particulier de la décennie 1620 ?

L'obtention d'une paix générale par Rohan, au contraire de traités particuliers, est une victoire diplomatique. C'est une paix négociée, que les représentants de l'assemblée d'Anduze viennent signer avec le roi à Alès.

Une nouvelle génération de jeunes nobles s'essouffle dans la reprise des mots d'ordre du XVI^e siècle, alors que la noblesse qui a connu les troubles antérieurs se caractérise par sa fidélité à la monarchie, sinon par sa conversion comme c'est le cas pour Lesdiguières : le maître du Dauphiné pendant les guerres de religion se convertit pour obtenir la charge de connétable dont il sera d'ailleurs le dernier titulaire. d'une partie de la bourgeoisie huguenote du Midi. En même temps, les soulèvements et les prises d'armes n'ont pas reçu le soutien des protestants du Nord de la Loire, ni même de la bourgeoisie huguenote du Midi : En 1627, Montauban refuse un temps de laisser entrer Rohan dans la place.

Il importe enfin de noter la position très " politique " de Richelieu, qui ne fait pas de l'extirpation de l'hérésie l'un des buts de sa politique à l'égard des protestants. Le parti dévot, autour de Bérulle et des frères Marillac ne peut comprendre pourquoi le cardinal n'a pas saisi l'occasion et sa position est celle d'un grand politique. Face à lui, Rohan frappe plus par ses dons militaires, sa capacité à la négociation, où apparaît clairement son sens politique que par le projet qu'il pourrait offrir au protestantisme français.

Parachèvement de l'Edit de Nantes, l'Edit de Nîmes, conclusion de notre période, accorde aux protestants français, désormais entre les mains des pacifiques ou des prudents, une génération supplémentaire de paix, dont nous avons vu sur quels fondements elle allait se développer.

Message final de Corine Fines.

Pasteur de l'Eglise Réformée Evangélique Indépendante de Nîmes.

*"Je sais bien, mon frère, qu'il y a bien des raisons de désespérer
mais je voudrais te crier qu'il y a aussi des milliers de raisons d'espérer"*

C'est ainsi que commence une prière écrite par un auteur inconnu.

Nous nous retrouvons aujourd'hui pour la dernière rencontre au Musée du Désert de ce deuxième millénaire.

Lorsque nous regardons les années passées, les siècles écoulés, pouvons-nous, nous aussi, reprendre les paroles de cette prière : il y a bien des raisons de désespérer mais il y a aussi des milliers de raisons d'espérer ?

Permettez-moi cette caricature.

- Quelques fois peut-être ressemblons-nous au pessimiste qui ne retient du passé que les tragédies et les injustices. Tout autant de sujets pour se désoler et gémir devant le comportement humain à l'égard de ses semblables. En profiter aussi peut-être pour se plaindre de Dieu ou pour douter de lui.

Des sujets de désespérance, certes, il y en a. Mais faut-il ne retenir de l'humanité que ces gestes qui font de l'homme un être barbare et cruel ?

- A moins que nous ne ressemblions à l'optimiste qui ne retiendra de l'Histoire que les événements exceptionnels mettant l'homme sur un piédestal jusqu'à laisser penser qu'il est fondamentalement bon, civilisé, grandiose, dieu lui-même pourquoi pas, en oubliant volontairement les massacres, les trahisons et autres horreurs dont il a été capable, pour finir parfois par les réduire à de simples détails de l'Histoire.

Des sujets de fierté, de progrès, certes, il y en a. Mais faut-il ne retenir alors de l'Humanité que ces gestes qui donnent de l'homme une image si flatteuse?

- Pourquoi ne pas considérer l'Histoire en acceptant d'être réaliste sur les actions de l'homme d'hier et d'aujourd'hui sans en rien nier, sans en rien cacher?

Ni fatalisme, ni illusion sur l'homme ; l'Histoire témoigne suffisamment de sa capacité à haïr, à trahir, à détruire comme de celle à aimer, à sauver, à construire, pour n'être ni pessimiste, ni optimiste à son égard. Notre siècle n'a-t-il pas été celui des exterminations massives : récemment les Albanais du Kosovo, mais aussi les Arméniens, les Cambodgiens, les Juifs, les Kurdes, les Tibétains, les Tutsis !

L'homme n'hésite pas à se lancer dans des guerres sauvages et meurtrières quand il considère que le droit est pour lui, que la terre lui appartient, que sa religion est la seule vraie ou que la couleur de sa peau dénote de sa supériorité.

Et pourtant, l'homme est aussi un affamé de paix.

Après bien des résistances, il a su abolir l'esclavage, dénoncer le racisme, inviter aux respects des droits de l'homme, exhorter à la réconciliation des peuples.

Être réaliste, c'est donc reconnaître et accepter que la vie est difficile, que les hommes cherchent souvent à se dévorer les uns les autres, mais c'est aussi s'engager soi-même à oeuvrer pour la paix, la réconciliation et la justice.

C'est aussi refuser de duper les générations futures en leur laissant croire que l'homme est capable par lui-même de réaliser son propre bonheur. L'Histoire, notre histoire, ne laisse aucun doute à ce sujet.

*"Je sais bien, mon frère, qu'il y a bien des raisons de désespérer
mais je voudrais te crier qu'il y a aussi des milliers de raisons d'espérer"*

Cette année, nous nous souvenons pour ce rassemblement au Musée du Désert, du temps où, en France, les principes de l'Edit de Nantes ont été appliqués.

Période difficile qu'ensanglanteront trois guerres pour parvenir à une paix précaire. Pourquoi précaire ? Parce que comme l'écrit Bernard Cottret : "La Religion Prétendue Réformée n'a jamais été approuvée ni reçue en France... elle n'y est que tolérée".

Ni approuvée, ni reçue, seulement tolérée. On comprend alors que la paix sera difficile. En effet, toute belle soit-elle, la tolérance mène rarement à une paix saine et durable.

Tolérer, c'est admettre à contrecœur, c'est supporter sans jamais accepter. La tolérance est donc une coexistence plus ou moins pacifique où la haine de la différence persiste dans les coeurs et se nourrit d'amertume jusqu'à ce qu'elle explose au grand jour dans la violence et l'horreur. C'est pourquoi l'application de l'Edit de Nantes finira par se solder par un échec aux conséquences tragiques : dragonnades, massacres, emprisonnement, galères, exil...

Non, il n'est pas facile de vivre avec ceux qui pensent, vivent ou croient différemment de soi. Encore aujourd'hui, la situation au Kosovo nous le rappelle, une situation similaire à beaucoup d'autres de part le monde et les siècles passés, qui rappellent aussi étrangement il y a 4000 ans, la situation d'un petit peuple hébreu en Egypte, accueilli, toléré pendant plusieurs années puis persécuté.

Oui, on peut tolérer un temps mais pas longtemps.

Pourtant, on ne peut pas nier les bienfaits de l'Édit de Nantes pour les protestants. La prédication réformée rencontre de l'écho durant ces quelques années et les Églises réformées qui ont le droit à l'exercice du culte jouissent d'une relative tranquillité. Les protestants ont même le droit de vivre partout dans le royaume de France et d'y exercer toutes les charges et toutes les professions auxquelles ils aspirent.

Cette tentative n'a donc pas été vaine, loin de là. Pourtant, même si elle a finalement échoué et conduit à de nouveaux massacres, même si elle n'a donné pour un temps qu'une paix bâtarde et dérisoire, elle a cependant permis de montrer que des hommes étaient capables de gestes significatifs pour assurer à une minorité le droit à l'existence, ne se décourageant pas devant l'adversité, les menaces des uns, les trahisons des autres.

L'Edit de Nantes aurait pu être le départ d'une vraie reconnaissance acquise plus tard. Cela n'a pas été le cas. Pourtant quatre siècles plus tard on s'en souvient toujours et on fait de cet événement passé, une exhortation renouvelée pour aujourd'hui, pour vivre dans ce même esprit avec les minorités qui nous entourent quelles qu'elles soient.

Ainsi l'Histoire, et celle des protestants en particulier, est-elle à jamais marquée de cet efforts, même dérisoire, d'un appel à la reconnaissance et à la paix entre deux communautés aux convictions religieuses différentes.

L'Edit de Nantes a donc été un geste significatif de notre Histoire, un geste parmi d'autres, parmi beaucoup d'autres. Nous l'avons rappelé, dans d'autres circonstances, des hommes ont

oeuvré pour une humanité plus juste, plus respectueuse des différences et des droits, abolissant l'esclavage, dénonçant le racisme, proclamant les droits de l'homme.

Voilà des gestes significatifs qui cependant ne doivent pas nous faire oublier que rien n'est jamais véritablement acquis car l'Afrique aujourd'hui subit encore les conséquences de la déportation massive de sa population durant trois siècles et l'esclavage moderne existe même dans notre propre pays.

Et cependant, ces efforts, de quelques hommes, de quelques femmes pour que les relations entre les être humains soient plus fraternelles et solidaires, sont autant de gestes d'espoir et d'amour. Ils nous encouragent à ne pas désespérer devant des situations semblables aujourd'hui, en étant à notre tour des artisans de paix opposant nos convictions, nos engagements, notre espérance à ceux qui sèment l'horreur et le désespoir.

Oui, la paix est difficile, si difficile entre les Albanais et les Serbes du Kosovo, si difficile entre les Arabes et les Juifs du Moyen-Orient, si difficile entre les catholiques et les protestants irlandais... Et pourtant ne faut-il pas y travailler avec persévérance ?

Mais peut-être que la plus grande difficulté pour que cette paix s'installe, c'est nous même, parce que nous n'y croyons pas, nous n'y croyons plus !

Faut-il pour autant baisser les bras, s'avouer vaincu devant les difficultés et ne plus rien faire, ne plus rien tenter, abandonner les uns et les autres à leur haine meurtrière ?

Heureusement que pour l'Edit de Nantes il s'en est trouvé quelques hommes pour en faire appliquer les principes malgré tous les obstacles ! Aujourd'hui, nous ne pouvons pas dénigrer les efforts de tous ceux et celles qui tentent avec difficulté d'instaurer la paix, en leur disant que tout ce qu'ils font est inutile. Nous devons être de ceux qui encouragent les initiatives de paix et y participent activement comme nous y invite le Christ.

Car en effet c'est bien lui qui nous dit : "Heureux ceux qui oeuvrent à la paix, Dieu les appellera ses fils".

Certes nous savons que la paix dans le langage biblique ne se résume pas seulement à supprimer les guerres et à rétablir une paix fragile entre les hommes, de laquelle ressortent parfois, plus virulents encore, les démons de la guerre et de la mort.

La paix dont il est question dans l'Évangile est tout autre : elle est d'abord en Christ, la réconciliation de l'homme avec Dieu. Mais là aussi attention. Ne faisons pas revivre à ceux qui croient différemment de nous de nouvelles croisades au nom même de Dieu !

Simplement, parce que nous sommes au bénéfice de ce pardon et de cette paix retrouvée, offerte par amour et par pure grâce en Jésus-Christ, nous devons alors nous aussi partager et vivre ce pardon reçu en oeuvrant à la réconciliation des hommes entre eux, en sachant que la guerre ne se situe pas seulement entre les nations ou entre ethnies différentes, mais également au sein d'une même famille, entre voisins, jusque dans notre coeur, quand nous sommes rongés par l'amertume ou la jalousie.

Ainsi, Jésus nous rappelle que la paix n'est pas quelque chose de normal, de commun, de banal mais qu'il faut la rechercher avec passion pour l'instaurer entre les hommes.

Le commentateur de la Bible, A Maillot, écrit dans son commentaire sur les béatitudes que "l'homme de cette béatitude veut la paix et le bonheur des autres et qu'il y travaille" !

Vouloir le bonheur des autres et pas seulement le sien, quel programme !

Ce n'est peut-être pas toujours le choix que je fais quand par exemple je mets mon bulletin de vote dans l'urne. En général, je pense à ce que tel candidat apportera à la sécurité de mes biens, de ma personne, de mon travail, de mon salaire, de ma retraite. Je vote rarement pour que mon voisin soit plus heureux.

Et pourtant, c'est bien parce que nous connaissons cette paix que donne le Christ, que nous pouvons raviver l'espoir et la confiance, redonner souffle à la vie, en étant sel de la terre et lumière du monde comme nous y invite le Christ.

En conclusion,

Que désirons nous vivre dans ce troisième millénaire ?

Que désirons nous partager et laisser à nos enfants ?

Le passage en l'an 2000 apparaît comme un beau prétexte à quelques prédictions de fin du monde à but médiatique ou à la célébration d'une fête démesurée au soir du 31 décembre.

Encore une fois il s'agit de jouer les pessimistes délirants pour les uns ou les optimistes tout aussi délirants pour les autres.

Alors soyons réalistes !

Ce passage en l'an 2000 n'apportera pas plus d'espoir sur le comportement de l'homme à l'égard de ses semblables.

Si le monde change, se transforme et connaît des découvertes extraordinaires, l'homme, lui ne change pas. Il n'est pas devenu meilleur grâce à la civilisation et à la science comme certains le pensaient.

En France aujourd'hui, le chômage, même s'il a baissé durant l'été, entraîne toujours pauvreté et désespoir et l'insécurité, méfiance et xénophobie. Ah, il est beau l'homme à l'aube du XXIème siècle! Et dire qu'il y a trente ans à peine, il marchait sur la lune!

Mais quelles que soient ses découvertes prodigieuses, rien ne changera en lui tant qu'il ne rencontrera pas Celui qui apporte la Paix véritable au prix même de sa vie, Jésus-Christ.

C'est ainsi que l'Évangile nous invite constamment à ne pas nous décourager mais à puiser en Christ la force nécessaire pour apporter l'espérance et renouveler en chacun le désir de vivre.

En plus, il n'est pas nécessaire d'être haut placé pour apporter sa pierre à l'édifice. L'Église à laquelle nous appartenons, malgré ses faiblesses, sait heureusement s'engager dans de beaux et bons projets pour soulager l'Humanité au nom même de Celui qu'elle aime et qu'elle sert. Nous avons pu ainsi soutenir l'action engagée pour inciter les pays riches à effacer la dette des pays pauvres à l'occasion du jubilé du troisième millénaire.

C'est là un geste significatif, profondément biblique.

Mais il en faudrait d'autres, beaucoup d'autres pour pouvoir assurer à nos frères dans la détresse :

*"qu'il y a effectivement bien des raisons de désespérer
mais qu'il y a aussi des milliers de raisons d'espérer"*

Voici dit le Seigneur : *"J'ai mis devant toi la vie et la mort, choisis donc la vie afin que tu vives"* (Deutéronome 30 v 15 à 19)

*

* *